

Alain Dhotel

Une pensée pour Igor

Le jour décline. La lumière reflue de la morne plaine figée sous les premières morsures de l'hiver. Les branches nues des arbres se tendent en une supplique muette vers le ciel indifférent. Les corbeaux immobiles se sont tus.

Une rumeur sourde, cadencée, se rapproche. Ce sont des semelles de bois qui crissent, qui claquent sur la pierre du chemin. Une cohorte de silhouettes armées de pelles et de pioches s'avance. Ce sont de frêles carcasses que leur mauvais paletot ne protège pas du froid humide qui pénètre jusqu'à l'os. Des uniformes bruns les encadrent. Un homme trébuche. Il menace le fragile ordonnancement de cette troupe famélique. Son voisin esquisse un geste. Un garde aboie. Tout rentre dans l'ordre pour cette fois.

La porte du camp s'ouvre. L'escouade s'approche du baraquement, s'immobilise le temps du comptage puis se disloque. Igor retrouve le bat-flanc qu'il partageait avec Dimitri. Il s'y écroule. Dimitri est mort hier, emporté par le typhus. Igor n'a pas eu cette chance. Ses pieds, ses épaules le font souffrir. Son corps décharné lui pèse. Depuis le printemps ses muscles ont fondu, ses joues se sont creusées. Sa veste rayée flotte sur son torse où saillent les côtes. Est-ce en mars ou en avril qu'il est arrivé ? Il ne sait plus très bien. Ses souvenirs s'effilochent, ils lui échappent. À quoi bon se raccrocher au passé ? Il n'a pas d'avenir. Chaque jour est un cauchemar, le même, dont il ne peut pas s'échapper. Il est entouré de squelettes au regard absent, halluciné. Ce sont ses frères. Ils disparaissent les uns après les autres. Lui, Igor, tient. Pour combien de temps encore ?

Une cloche retentit. Comme les autres spectres qui l'entourent, il se redresse, saisit sa gamelle, et se presse vers la porte. Les hommes se bousculent, grommellent. Leur écuelle à la main, ils s'alignent et attendent. Le kapo les toise et va rendre compte à un uniforme. C'est l'heure de la soupe. De l'eau chaude dans laquelle les chanceux trouveront quelques morceaux de chou ou de patate. Pas de quoi assouvir la faim qui les tenaille depuis leur arrivée au camp. Pas de quoi remplir un estomac rétréci à force de privations. Igor a eu de la chance ce soir. Assis sur le bord de sa litière, il mâche consciencieusement son quignon de pain sec. Le calme règne quand chacun engloutit la maigre pitance qu'il faut faire durer.

Igor ressort. Une ombre voûtée dans la lumière crépusculaire. Il contourne le dortoir et rejoint les latrines avant les autres, avant la nuit. Le vent du nord s'est levé. Il revient vers le baraquement en grelottant, tête baissée. A l'angle du bâtiment, coincé entre des pierres, il remarque une petite touffe verte. Elle a échappé à la vigilance de la corvée de nettoyage. Il s'approche, se penche. Il découvre un petit cœur jaune qu'entourent cinq pétales violets coupés de blanc. Nichée dans une poignée de feuilles dentelées, la petite fleur tremble. Apportée par de mauvais vents, une graine a germé. La petite pensée s'est ouverte, a fleuri dans le gravier et la poussière.

Le dimanche matin, Igor accompagnait son grand-père dans le potager. Il s'était pris d'affection pour les pensées que le vieil homme avait semées derrière la maison dans un parterre près du tas de bois. Discrètes, vivaces, elles fleurissaient encore quand les premiers froids avaient figé le jardin. Les derniers dahlias et les pivoines qui étaient la fierté de son grand-père avaient été coupés au début de l'automne.

L'été, Igor jouait au croquet avec Sara dans la grande allée sous le regard amusé de leurs parents. Ils frappaient les boules de bois avec leurs maillets. Ils interrompaient leurs jeux quand la grand-mère les appelait pour le goûter qu'elle avait préparé. Un grand bol de lait crémeux accompagné de tartines de marmelade. Quand Sara reposait son bol, les moustaches de lait qui ornaient les joues de sa sœur le faisaient rire aux éclats.

Igor rentre dans le stalag. Il n'entend plus les gémissements, les quintes de toux, les éclats de voix qui suivent le couvre-feu. Les images de ces moments heureux le font souffrir. Ne plus se souvenir. Ne plus penser. Il sombre dans l'oubli.

Il est encore engourdi de sommeil. Il va saluer sa fleur avant de se mettre en rang. Il n'a pas rêvé. Elle est toujours là. Elle a résisté au froid de la nuit. Il lui semble qu'elle lui a fait un

petit signe, qu'elle l'a reconnu. Il reviendra la voir ce soir. Une autre journée interminable de terrassement l'attend à une heure de marche du camp. Il sait qu'il tiendra le coup.

Ce soir, Igor a les poches lestées. Il les a remplies de bonne terre qu'il a ramassée avec soin pendant une pause. Il va la soigner, sa fleur. Et il la protégera du vent.

L'appel se fait sur l'esplanade, près de la limite du camp. Du troisième rang, entre les nuques et les crânes tondu des autres condamnés, Igor regarde. Au-delà des barbelés, une clairière sépare le camp de la forêt voisine. Seule note de couleur dans cet univers gris, l'herbe verte ondule en vagues éphémères. Des chardons desséchés ploient sous la bise. Un autre monde. Un coup de sifflet strident. Les hommes se dispersent et rentrent à l'abri. Pas Igor. Il a rendez-vous. Elle est là. Elle l'attendait. Il jette un regard circulaire. Ils sont seuls. Il vide alors ses poches et étale avec délicatesse la bonne terre autour de sa pensée. Avec trois cailloux, il lui fait une bordure. Pour qu'elle reste là. Une silhouette s'approche. Il se redresse et s'éloigne après avoir adressé à sa petite pensée un salut muet.

Igor ne trouve pas le sommeil. Des images viennent le hanter.

Après deux jours d'enfermement dans un wagon à bestiaux, sans boire, dans la promiscuité, les portes se sont enfin ouvertes. Ils sont arrivés. Ils peuvent enfin respirer, se dégourdir des membres ankylosés. Ils vont boire. Ils sont accueillis par des uniformes qui aboient des ordres qu'ils ne comprennent pas, par des jappements, des crocs menaçants. Ils descendent dans la confusion, sont houspillés, frappés quand ils s'arrêtent. Une longue procession s'égrène entre des soldats qui les canalisent. Igor remonte la file, rejoint ses parents et Sara. Il vient d'avoir vingt ans. Une blouse blanche l'arrête, l'examine rapidement et lâche : « Rechts ! » Un soldat le tire par la manche et le sort de la colonne. Il résiste et appelle les siens. Sara se retourne, veut le rejoindre. Elle se débat, crie, pleure. Un uniforme la gifle et la repousse. Igor crie, l'appelle. Un canon de fusil le tient en respect. Sara suit ses parents, sa petite valise à la main. Ils se tournent vers lui. On les pousse au bout du quai. Ils disparaissent.

Igor franchit une lourde porte encadrée par des miradors. Il est conduit au bloc sanitaire. Comme les autres, il doit se déshabiller devant le bâtiment. Ils sont poussés sans ménagement à l'intérieur. Une porte se referme sur eux. Des tuyaux courent au plafond d'une grande salle aux murs lépreux rongés par le salpêtre. Ils se placent sous les pommes et attendent. Les tuyaux vibrent. C'est de l'eau qui coule. Igor lève la tête et ouvre la bouche. Il boit. L'eau a

un affreux goût de rouille. Il boit encore. Il suffoque. Ses larmes se mêlent à l'eau qui ruisselle sur son visage.

Allongé sur les planches de bois, Igor est secoué de hoquets. Il n'a plus de larmes. Il s'endort.

Pendant des jours, Igor rend visite à sa petite fleur. Grâce à ses soins et à l'eau qu'il lui apporte, elle s'est épanouie. Elle résiste. Comme lui.

L'hiver s'installe. Un matin, il se réveille en frissonnant. Quand il ouvre les yeux, la lumière qui entre par la fenêtre est plus crue. Il se lève. La terre et le toit du baraquement en face sont couverts d'une fine couche blanche. Il a neigé pendant la nuit. Sa fleur a dû geler. Il brave l'interdiction et sort. Sous ses pas, la neige crisse dans le camp silencieux. Il dégage sa pensée dont les feuilles ont pris une teinte plus foncée. Cela l'inquiète. Le soleil froid qui se lève colore de rose le camp. Igor tousse et grelotte. Il rentre.

La neige a fondu. L'hiver s'est replié. Pour combien de temps ? La toux d'Igor ne le quitte plus. Il est secoué le soir par d'interminables quintes qui l'épuisent. Pourtant il tient. Dans l'équipe de terrassement, il est maintenant un ancien. Sept mois qu'il est là. Ce soir sur le chemin du retour, un lituanien, il s'appelait Sergueï, a trébuché, est tombé. Il n'a pas pu se relever. La colonne ne s'est pas arrêtée. Un garde l'a poussé dans le fossé. Une détonation a retenti dans la campagne. Le garde a rejoint la colonne au pas de gymnastique.

Igor est inquiet pour sa fleur. Le froid aura raison d'elle. Il se sent impuissant. Comment a-t-elle tenu jusqu'à présent ?

Igor soigne sa fleur depuis trois semaines. C'est samedi, un officier vient inspecter le stalag. Il hurle des ordres aux kapos serviles. Des hommes sont désignés. Ils seront responsables de la propreté du camp. On leur remet des balais, des râtaux et des pelles. Igor a peur. Il se précipite, s'interpose entre sa fleur et l'équipe de nettoyage. Il parle. Un kapo s'approche. D'un violent coup de bâton, il interrompt la discussion. Igor titube et porte la main à sa joue. Un coup de pelle arrache sa pensée à son abri de fortune. Elle disparaît dans une brouette. Un coup de râteau et il n'en reste plus trace au pied du bâtiment. Igor contient un cri de détresse et de rage.

On rassemble les détenus du bloc près de la clôture. Igor se sent orphelin. Il ne sent pas sa joue gonflée et brûlante. Il est au premier rang sous le regard impitoyable de la chiourme. Sa vue est brouillée par des larmes de douleur. Les barbelés qui le séparent de la vaste prairie

verte ont disparu. Il est à vingt mètres de la liberté. Il a envie de fouler l'herbe, de se rouler dedans. Il est libre. Il fait un pas en avant. Il s'avance vers les barbelés qu'il ne voit plus.

L'herbe frémit sous la caresse du vent. Sara pédale avec sérieux. Sa bicyclette neuve zigzague sur le chemin, elle vient heurter la bordure de ciment. Sara culbute dans l'herbe sans un mot. Igor la rejoint en courant. Elle se relève dans un éclat de rire. Il lui tend la main. Loin devant, leur mère apparaît, penchée en avant à la fenêtre. Ils abandonnent la bicyclette dans l'herbe et se dirigent vers la maison.

Igor n'entend pas l'ordre qui tombe du mirador. Il tend les bras vers les arbres, tout près. Il est libre. Il est debout. Il avance.

Une détonation. Un formidable coup de poing dans le dos fait vaciller Igor. Il titube, fait encore un pas en avant, puis tombe à genoux. Il s'accroche aux barbelés qui lui mordent les mains. Il ne souffre plus. Il n'a plus froid.

« Il faut rentrer maintenant, les enfants. Il est tard. » Leur mère les attend. Elle sourit et leur tend les bras.

Le visage appuyé contre le grillage, Igor ne voit pas la rose écarlate qui vient de fleurir dans son dos, entre ses omoplates. Il court dans les herbes folles en entraînant Sara vers la maison. Il est heureux. Il sourit et s'endort.